

HOWARD

Il a le teint gris et dans sa tête défilent des tas d'idées insensées. Le miroir devant lequel il se tient ne voit pas les idées, juste le teint gris, le front trop grand et les yeux étranges.

Howard est moche.

Il le dit lui-même. Pour conjurer le sort ? S'habituer. Sa mère l'avait prévenu. On ne s'expose pas ainsi aux regards des autres. Chacun est responsable de son image. La sienne, elle dérange.

Exclu de l'enfance pour son bien, il ne pouvait pas savoir que cela se passerait ainsi. Sa mère, elle, le savait, et l'a protégé en ne le mettant pas à l'école. Cette année, il a insisté. Il rêvait de camarades, d'amitié. Maintenant, il sait qu'il n'y retournera pas. Il sait que ses rêves ne pourront se réaliser.

Howard est moche, il pleure et il court se cacher dans la véranda. Sa bulle en verre. Sa véranda si claire. Sa tour de Babel. Son royaume. Il s'y réfugie à tout instant. De là, il voit le monde, le jardin. Il ouvre un peu la vitre, pour sentir

les fleurs plantées devant et la brise qui s’amuse avec les herbes depuis le matin. Il regarde ramper un lézard poivre vert tout près de lui. Un petit lézard du midi aux yeux mi-clos, à l’écaille jaunie, qui se volatilise brusquement, comme une ombre, un mirage.

Dans la véranda, il y a des tas de fenêtres merveilleuses qui recouvrent les étagères. Il y a des livres. Les Livres. Howard sourit. Il a déjà lu Hugo, Colette, Zola, Balzac... Des noms, des mots, des petits lézards qui courent le long de ces pages, des phrases peu ordinaires, une vision du monde où la beauté est ordinaire. Lire, c’est parfait. Impeccable. Ça brûle, c’est intense et indélébile. C’est puissant. Quand il lit, il est puissant.

Aujourd’hui, comme la plupart du temps, Howard reste devant ces livres gorgés de millions de lézards. Il observe, se délecte, se raconte des histoires, des devinettes, des sentiments. Il saisit un livre et caresse *Vendredi ou la vie sauvage*. Il est Vendredi, avant l’arrivée de Robinson, il est... n’existe plus, disparaît par la fenêtre, suit les lézards.

Où suis-je ? Au pays d’Alice ?

Je suis... mais avant tout, qui suis-je ? Peut-on être à douze ans ?

Je suis l’enfant ridicule, le bagnard, le révolté... Touché, coulé, j’ai assez joué. Je suis Vendredi. Ou jeudi. Ou Alain, ou Robin... Ou demain...

On me dit... rien. Jamais. Exclu. On ne me montrait pas, je comprends aujourd’hui pourquoi. Je regrette. Ils se sont moqués de moi. On m’a dit... la vérité ? Mais tellement mal, que je préfère le rien. Je ne fais que penser. Je devine en voyant, de loin, les autres évoluer. L’habitude, toujours,

de ma fenêtre, ici, ou dans ma chambre. La vie est un roman. Exclu de l'enfance, moi. Sur mon île déserte.

— Howard, Howard, où es-tu ?

Howard s'est levé et donne des coups de pied dans les coussins. Son regard est rentré, on ne le voit pas. Elle va arriver, casser sa bulle, elle sait toujours le retrouver.

Où s'enfuir ? Il n'a que cette véranda.

Personne ne m'a dit : « Viens, on va construire une cabane ».

À l'école, j'ai été sans logis dans la cour des grands. L'école, c'est immense. Je ne pouvais pourtant pas me cacher, j'étais exposé, sans issue... sans branches ou amis pour me raccrocher.

J'aurais pu la faire, cette cabane, mais pas tout seul. Je ne savais pas qu'on faisait ça partout.

Vous savez, ces cabanes toutes simples, blotties sous les bosquets, accrochées entre les arbres, faites de bois et de couvertures. Une cabane en couleur avec des noms inscrits dessus, un trésor enfoui à ses pieds.

Elle vivrait surtout l'été, ma cabane, quand le soleil est assez chaud pour qu'on puisse s'y cacher. On s'écorcherait les genoux, mais pas le cœur, même si parfois les bons camarades se font du mal.

On serait quatre ou cinq, avec le petit frère de l'un ou la petite sœur de l'autre... On s'engueulerait, des fois, puis on ferait des goûters. Le chef, ce ne serait pas moi et j'aimerais que ce ne soit personne.

On resterait des après-midi entiers à hurler, à bouger, à s'arrêter devant un paquet de gâteaux amené et qu'on aurait bien vite oublié.

INFERM

Puis le soleil s'en irait et, bien sûr, il y aurait le premier qui devrait partir, rentrer avant qu'il ne soit trop tard pour ne pas être puni et pouvoir revenir le lendemain.

Alors on se retrouverait à deux ou trois, assis sur un bord de planche, le plus solide, grignotant les derniers biscuits, se confiant, peut-être, des petits secrets que l'intimité d'une fin de journée réveille tendrement, faisant taire les cigales.

À nous de parler et de croire que le moindre chuchotement peut partir très vite et très loin à la ronde.

Ah oui ! Si j'avais eu une cabane avec mon vieux tee-shirt laissé à l'intérieur, affiché comme un drapeau, un meuble, une âme... Ah si !...

Que m'aurait-il fallu de plus ?... Des tas d'autres choses et c'est bien embêtant.

Mes cabanes sont des livres dans lesquels je me mure des heures entières à regarder vivre des amis d'une centaine de pages. Elles fleurent bon le bois en papier et l'encre neuve, et l'encre vieille. La terre qu'elles content danse entre les relents de mouillé et de feuilles. Mes rires escaladent les fentes, un éclair joyeux s'infiltré en frappant mon œil impavide, moi l'aventurier trop gai.

Je les regarde ramper tout près de moi, ces lézards. S'ils ont la queue coupée, je les reconnais et j'attends avec eux qu'elle repousse.

Silence, garçon, écoute plutôt ! La cabane se referme, les lézards sont aux aguets, prêts à fuir au moindre coup d'œil que je leur lance.

L'heure de la chasse est venue : vous ne m'échapperez pas... Même si vous m'échappez toujours !